Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: 15 (1941)

Heft: 2

Artikel: Le Voyage sur la scène des six derniers livres de l'Énéide de Ch.-V. de Bonstetten

Autor: Van Berchem, Denis

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-870033

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LE *VOYAGE SUR LA SCÈNE DES SIX DERNIERS LIVRES DE L'ÉNÉIDE* DE CH.-V. DE BONSTETTEN

Leçon inaugurale, prononcée le 30 janvier 1941 à la Faculté des Lettres de l'Université de Lausanne par M. le professeur Denis van Berchem, titulaire de la chaire de langue et de littérature latines.

Est-il nécessaire de présenter Charles-Victor de Bonstetten ? Bailli de Nyon, à la veille de la Révolution, propriétaire à Valeyres, il appartient au Pays de Vaud, autant qu'à Berne, sa ville natale, et qu'à Genève, où il mourut.

Lorsque, accompagné de son amie danoise, Madame Friederike Brun, il arrive à Rome en novembre 1802, il est âgé de cinquante-sept ans. Il a occupé plusieurs de ces postes officiels auxquels les fils de familles patriciennes étaient normalement destinés. Mais ses idées libérales, aussi bien que l'intérêt absorbant qu'il portait aux lettres, à la philosophie et à l'histoire, ont eu pour effet de contrarier sa carrière politique. Il a beaucoup voyagé, et noué avec des gens de lettres de divers pays de ces relations familières que permettait le cosmopolitisme éclairé de ce temps-là.

Ecarté des affaires publiques par la Révolution, il s'efforce de combattre le souci que lui cause le malheureux état de la Suisse par le dépaysement et par l'étude. Il connaît déjà Rome, pour y avoir séjourné trente ans auparavant. Il va y trouver de nouveaux amis, dans cette colonie étrangère qui constituait alors un étonnant foyer de vie intellectuelle et artistique. Mais son compagnon principal sera Virgile, auteur qu'il aimait, et avec lequel, dès son enfance, il n'avait cessé d'avoir commerce [1].

---

[1] M.-L. Herking, *Ch.-V. de Bonstetten, 1745-1832, sa vie, ses œuvres*, Lausanne, 1921, p. 138.

Dans une lettre qu'il adressa à Matthisson au cours de l'hiver, il dit en effet : « C'est la troisième fois que je lis l'*Enéide*, je prépare un ouvrage qui, je crois, ne sera pas sans intérêt, s'il arrive, toutefois, à voir le jour. Je veux parcourir la scène des six derniers livres de l'*Enéide*, et rechercher tous les endroits dont parle Virgile. Je vais me promener en sa compagnie durant des heures et des heures, soit sur les collines, soit le long du fleuve serpentant (*flexuosus*), et je compare les tableaux du poète à l'état des lieux actuels. Les vieux commentateurs n'ont de l'intérêt que pour la langue, les nouveaux lisent Virgile sous des cieux étrangers. Et je suis là, hésitant devant ce Tibre, sans savoir encore si ce n'est pas hasardeux que de se risquer dans ce pays désert. » [1]

Le projet comportait bien quelques risques : il fallait se garder à la fois des brigands et de la malaria. Bonstetten s'y décida pourtant, et fit à la fin de mars une excursion qui dura quatre jours. Il mentionne en outre une course à Antium, qui lui donna l'occasion de s'arrêter à Ardée. Sans doute en fit-il d'autres, dont les résultats vinrent grossir le nombre des observations qu'il a consignées dans son livre.

Celui-ci fut rédigé à Genève, où Bonstetten s'était fixé à son retour. Il parut à la fin de 1804, sous le titre suivant : *Voyage sur la scène des six derniers livres de l'Enéide, suivi de quelques observations sur le Latium moderne*, à Genève, chez J.-J. Paschoud, libraire, an XIII.

Ce fut un succès, d'abord pour des raisons purement littéraires. Le public d'alors aimait les récits de voyage et les descriptions de nature. Bonstetten lui offrait tout cela ; il lui offrait mieux encore, une évocation de cette campagne romaine, qui va occuper une place de choix dans la littérature romantique.

Ce paysage si particulier n'avait guère touché, jusqu'alors, les écrivains. Montaigne le caractérise comme suit : « pays malplaisant, bossé, plein de profondes fandasses » [2]. Le Prési-

---

[1] *Ibid.*, p. 248.

[2] *Journal de voyage*, éd. d'Espezel, Paris, 1931, p. 146.

dent de Brosses : « Savez-vous ce que c'est que cette campagne fameuse ? C'est une quantité prodigieuse et continue de petites collines stériles, incultes, absolument désertes, tristes et horribles au dernier point. » [1]

En vérité, l'aspect dépouillé de ce pays, qui heurtait ces voyageurs, est précisément ce qui lui confère à nos yeux sa grandeur : il nous semble résulter moins de l'usure des eaux que de celle d'un très long passé. Mais c'est qu'entre eux et nous se place le romantisme, et en premier lieu la fameuse *Lettre* de Chateaubriand à Monsieur de Fontanes : « Figurez-vous quelque chose de la désolation de Tyr et de Babylone, dont parle l'Ecriture ; un silence et une solitude aussi vaste que le bruit et le tumulte des hommes qui se pressaient jadis sur ce sol. »

La *Lettre* de Chateaubriand date du printemps de 1804, le *Voyage* de Bonstetten de l'automne de la même année. Gaspard Vallette observe que Chateaubriand, dans les *Mémoires d'outre-tombe*, a pris soin de marquer la priorité de sa *Lettre* sur le *Voyage* de Bonstetten [2] : il s'agit bien d'une découverte littéraire.

Mais revenons à la philologie. Mon but, en effet, est de définir la place qu'occupe l'ouvrage de Bonstetten, dans la production scientifique de son temps.

La seconde moitié du XVIIIe siècle est, pour la philologie classique, une période de renouveau, qui se manifeste tout d'abord en Allemagne. Sous l'influence du romantisme naissant, et des écrits de Herder, en particulier, la critique esthétique ou morale, pratiquée jusqu'alors, cède le pas à la critique historique. On cesse de juger une œuvre selon des critères abstraits de valeur, on renonce aux stériles comparaisons entre Grecs et Latins, entre Homère et Virgile. On s'efforce désormais d'expliquer un auteur en fonction des circonstances de sa vie, de la culture de son temps, des tendances du milieu auquel il a appartenu. En somme, ce que l'on va chercher dans une œuvre, c'est l'homme qui l'a conçue, et le public auquel elle était des-

---

[1] *Lettres familières*, éd. BÉZARD, Paris, 1931, I, p. 391.

[2] *Reflets de Rome*, Paris et Genève, 1909, p. 187.

tinée. Pour éclairer son jugement, il convient de recueillir tous les renseignements possibles sur les conditions de vie des Anciens, leur histoire, leurs institutions, et les pays qu'ils occupaient. Ainsi s'élabore le programme de l'*Altertumswissenschaft*.

L'orientation nouvelle de la critique fit surgir un problème qui, aujourd'hui encore, demeure le miroir sensible et fidèle des tendances de la philologie : je veux parler de la question homérique.

Déjà Vico, le grand philosophe napolitain, avait au début du siècle émis des doutes sur l'historicité du personnage d'Homère. Mais ses idées n'avaient pas à l'époque trouvé d'écho. Il fallut, pour ouvrir le débat, le voyage en Troade de l'Anglais Wood.

Robert Wood, archéologue amateur, avait parcouru, peu après 1750, l'Asie Mineure et la Syrie. A son retour, il publia d'abord une *Description des ruines de Palmyre et de Balbeck*, puis, en 1769, un *Essai sur le génie original d'Homère* [1]. C'est ce dernier ouvrage qui a rendu son nom célèbre. Wood y développe les observations que lui suggéra la vue des lieux où se déroula la guerre de Troie. Après avoir soutenu l'exactitude des descriptions d'Homère, il se demande si au temps du poète l'écriture était chose connue. Question qui eut, on le sait, pour le personnage d'Homère, un résultat foudroyant et désastreux.

En effet, les Allemands s'emparent du problème. A Gœttingue, Heyne, qui le premier appliqua à l'étude des textes la méthode historique dont, avant lui, et dans un autre domaine, Winckelmann avait donné le modèle, en créant l'histoire de l'art, Heyne en fait le sujet de ses cours. Son élève, Wolf, qui va faire à Halle figure de chef d'école, publie en 1795 ses fameux *Prolégomènes*, où il nie l'existence d'Homère [2].

---

[1] Traduit en français et publié à Paris en 1777.

[2] La parution de ce livre suscita un conflit pénible entre le maître et l'élève, Heyne accusant Wolf de s'être approprié des idées qu'il avait été le premier à développer. En fait ces idées étaient dans l'air ; elles transparaissent dans l'écrit consacré en 1788 par Zoëga à Homère, écrit dont nous parlons plus loin. Cf. B. Croce, *La philosophie de J.-B. Vico*, Paris, 1913, p. 303, et les ouvrages sur l'histoire de la philologie classique de Sandys, Wilamowitz, Kroll, etc.

S'il y a une question homérique, il n'y a pas, heureusement, de question virgilienne. Virgile est un personnage indiscutablement historique. Nous avons à son sujet des renseignements certains. Même si nous n'en avions point, nous verrions sa physionomie se dessiner dans son œuvre. Car c'est là un trait dominant des auteurs latins, et leur charme, pour qui sait les lire, qu'avant d'être poètes, avant d'être orateurs ou philosophes, ils sont humains, personnels, et les textes qu'ils nous ont laissés demeurent imprégnés de leurs ambitions, de leurs efforts et de leurs peines.

Donc le *Voyage* de Bonstetten n'a pas soulevé de problèmes aussi graves que celui de Wood. Néanmoins sa parution marque une date dans l'histoire de l'interprétation de l'*Enéide*. C'est que le paysage est un élément non négligeable du poème. En l'écrivant, Virgile entend faire œuvre nationale ; autant que les origines fabuleuses de la maison d'Auguste, il entend célébrer la terre italienne et particulièrement le Latium, berceau de la puissance romaine. Virgile aimait trop cette terre, pour ne pas en respecter l'aspect, lorsque, par brèves touches, il l'évoque. C'est sur un terrain réel que se meuvent ses héros, et la connaissance de ce terrain, aujourd'hui, ne nous aide pas peu à revivre en imagination les péripéties de l'établissement d'Enée sur le rivage latin. Grâce à elle, nous nous sentons plus près du poète.

Ce n'est pas qu'avant Bonstetten on ne se soit jamais livré à propos de l'*Enéide* au jeu de l'identification topographique. Mais, si nombreux qu'ils aient été, ces essais avaient gardé le caractère d'hypothèses fragmentaires, proposées dans le cadre d'un commentaire du texte, ou d'un recueil d'antiquités. Surtout ils ne procédaient pas d'une observation attentive du terrain [1].

---

[1] Bonstetten, qui cite comme ses devanciers Juste Lipse, Cluvier, le P. Kircher, Volpi, dit qu'« il faut avoir été sur les lieux pour voir combien l'esprit d'observation était rare alors chez les érudits proprement dits, c'est-à-dire chez les hommes qui, sans penser eux-mêmes, n'avaient fait que rédiger les pensées des autres » (*Voyage*, p. 1).

Jamais jusqu'alors on ne s'était avisé de confronter l'ensemble des six derniers livres de l'*Enéide* avec leur décor naturel. C'est en cela que consistait l'originalité du livre de Bonstetten, et c'est ce qui lui valut l'accueil le plus flatteur de la part du monde savant, Heyne au premier rang [1].

On peut se demander comment il se fait que Bonstetten, qui n'est pas un spécialiste, ait pu produire un ouvrage qui répondît si bien aux préoccupations des philologues de son temps. Car certaines des idées que nous y trouvons exprimées commençaient à peine de franchir le seuil des universités, pour se répandre dans le public. En considérant la chose de près, je me suis persuadé qu'il avait été inspiré, à cet égard, par un homme bien mieux averti que lui des problèmes alors posés à la philologie classique. Les biographes de Bonstetten nous apprennent, sans paraître y attacher d'importance, qu'un des compagnons de route du Bernois fut le consul du Danemark à Rome, Zoëga [2]. Or Zoëga est une des figures les plus remarquables de la science au seuil du XIXe siècle. Il nous faut donc nous occuper un instant de lui [3].

De dix ans plus jeune que Bonstetten, fils d'un pasteur danois, Georg Zoëga s'était voué à l'archéologie au cours d'études faites en Allemagne, à Gœttingue en particulier. Dans cette dernière université, il avait été l'élève de Heyne. Il s'était attaché à ce maître, et demeura par la suite en relations avec lui. Venu jeune à Rome, il ne tarda pas à s'y fixer définitivement. Zoëga appartenait à cette catégorie de Nordiques qui, une fois qu'ils

---

[1] HERKING, *op. cit.*, p. 304. Important l'article que A.-W. SCHLEGEL consacra au *Voyage* dans *Jenaische Allgemeine Literatur-Zeitung*, 1805, no 15 (17 janvier), col. 114-120. August-Wilhelm Schlegel, le théoricien du romantisme, avait connu Bonstetten à Coppet et assisté aux lectures du manuscrit de son livre.

[2] HERKING, *op. cit.*, p. 248 et 305; A. STEINLEN, *Ch.-V. de Bonstetten*, Lausanne, 1860, p. 227.

[3] L'ouvrage le plus important qui ait été consacré à Zoëga est celui de F.-G. WELCKER, *Zoega's Leben. Sammlung seiner Briefe und Beurtheilung seiner Werke*, 2 vol., Stuttgart, 1819; réédité à Halle, 1912-1913 (*Klassiker der Archäologie*, t. II et IV).

ont subi la morsure du soleil d'Italie, ne sont plus capables de vivre sous un autre ciel. Il épousa la fille d'un peintre italien, et passa au catholicisme. Sa vie fut une suite pitoyable de misères domestiques, faute d'argent et faute de santé. Mais il ne cessa de travailler avec acharnement, moins soucieux de produire que d'atteindre à une connaissance étendue et systématique de l'antiquité.

Il porta en effet ses investigations dans des domaines très divers. Sa correspondance avec Heyne nous le montre préoccupé de la question homérique. C'est sans doute par son intermédiaire que Heyne connut les théories de Vico. Nous trouvons en effet Vico cité, ainsi que Wood, dans une étude sur Homère écrite par Zoëga en 1788, mais publiée beaucoup plus tard [1].

C'est dans le domaine de l'archéologie proprement dite qu'il donna toute sa mesure. Les rares mémoires qu'il publia de son vivant [2], ceux qui virent le jour après sa mort, survenue prématurément, passent aujourd'hui encore pour des modèles de méthode, de rigueur dans l'expression, de sagacité dans le jugement [3]. Ces travaux ont fait de lui le véritable continuateur de Winckelmann, encore que son influence, si nous en croyons Wilamowitz [4], eût tenu davantage à sa personnalité qu'à ses écrits.

Ajoutons que Zoëga, souvent appelé à servir de guide à ses compatriotes et amis, de passage à Rome, avait conçu le plan d'un ouvrage sur la topographie de la ville antique. Cet ouvrage devait s'étendre à quelques sites des environs. Mais il n'en

---

[1] *Abhandlungen*, herausg. und mit Zusätzen begl. von F.-G. Welcker, Göttingen, 1817 : VII (Homer), p. 315. Cf. p. 89, note 2.

[2] Sur les monnaies impériales égyptiennes, les obélisques, les manuscrits coptes, les bas-reliefs romains.

[3] Cf. le jugement porté par F. Cumont, dans *Textes et monuments figurés relatifs au culte de Mithra* (I, Bruxelles, 1894, p. XXIV) sur un mémoire posthume de Zoëga relatif aux reliefs mithriaques.

[4] *Geschichte der Philologie*, dans Gercke-Norden, *Einleitung in die Altertumswissenschaft*, t. I.

rédigea que deux chapitres, consacrés au Capitole et au Palatin [1].

Tel est l'homme qui fit route avec Bonstetten sur les traces d'Enée. C'est par l'intermédiaire de Madame Brun, leur amie commune, qu'ils se sont connus. Déjà en 1799, Zoëga écrivait à celle-ci : « Merci de tout cœur à Bonstetten pour ses salutations. J'ai de l'estime pour cet homme, depuis que vous m'avez envoyé quelques travaux de lui. » [2] Au mois de juin 1802, il fait part à Madame Brun de l'impatience qu'il ressent de la voir arriver ; il ajoute : « Comme je désire que Bonstetten vienne avec vous ! » [3]

Il est assez curieux que le nom de Zoëga ne soit mentionné nulle part dans le livre de Bonstetten, pas plus du reste que le nom de Bonstetten ne réapparaît dans les lettres ultérieures de Zoëga. Malgré ce silence réciproque, je ne puis m'empêcher de penser que le savant danois a eu une part notable au *Voyage*, dans la mesure où celui-ci intéresse Virgile et les antiquités romaines. Et lorsque Bonstetten quelque part invoque « Heyne, l'admirable Heyne, ce grand législateur en matière d'antiquités » [4], je crois reconnaître l'accent du disciple fervent de Heyne que fut Zoëga.

Des environs de Rome, la partie la plus intacte et la plus sauvage est aujourd'hui celle qui s'étend au sud du Tibre, le long de la mer. On se borne habituellement à la contempler de loin, du milieu des vignobles et des oliveraies des Monts Albains. Vue de haut, elle se présente comme une plaine aride, d'aspect uniforme, plus foncée peut-être à proximité de la mer, à cause des taillis de chênes verts et des bois de pins qui se

---

[1] WELCKER, *op. cit.*, t. II, passim et G. ZOEGA, *Abhandlungen* (Cf. p. 92, note 1) : X (Der Capitolinische und der Palatinische Hügel nebst ihrer Nachbarschaft).

[2] WELCKER, *op. cit.*, t. II, p. 230.

[3] *Ibid.*, p. 273.

[4] *Voyage*, p. 203.

succèdent le long de la côte. Une série de torrents, aboutissant à la mer, ont creusé des sillons irréguliers, aux parois rocheuses. L'œil doit chercher un moment, avant de discerner une ferme, ou une tour à demi-ruinée. Dans ce terrain comme ailleurs, on s'efforce maintenant de multiplier les cultures ; mais le pâturage prédomine. Là se voient encore d'immenses troupeaux de ces vaches au pelage gris, aux longues cornes effilées, dont les dessins d'Evert van Muyden ont popularisé chez nous la silhouette. Caractéristiques aussi les tours de guet qui, de distance en distance, rompent l'uniformité de la côte : elles devaient parer aux incursions, un temps fréquentes, des Barbaresques.

A l'embouchure du Tibre, Ostie, aujourd'hui banale station balnéaire ; au sud, Anzio, qui a gardé le pittoresque d'un port de pêche. Dans l'intervalle, mais en retrait, à quelque cinq kilomètres de la mer, rien que deux villages, tassés sur des éperons rocheux, Pratica di Mare, qui fut Lavinium, et Ardea,

et nunc magnum manet Ardea nomen,
sed fortuna fuit. [1]

De Rome à Ostie, la route actuelle compte vingt-huit kilomètres. Il y a dix-huit kilomètres à vol d'oiseau entre Ostie et Lavinium, huit entre Lavinium et Ardée. Tel est le terrain dans lequel nous allons suivre pour quelques instants Bonstetten et ses deux compagnons, dont Zoëga.

« Le 27 mars, lisons-nous, je partis en chaise, du jardin de Malte, où je logeais. Dans la cour extérieure, je traversai le troupeau de chèvres qui paissait autour de ma champêtre demeure ; puis, quittant la douce solitude qui entourait mon hôtel, je descendis le Mont Pinciano, au bas duquel commencent les rues de Rome. » [2]

Nous constatons d'emblée que Bonstetten n'est nullement absorbé par son dessein littéraire. Il a l'œil ouvert et note au

---

[1] *Enéide*, VII, 412-413.

[2] *Voyage*, p. 21.

passage tout ce qui sollicite sa curiosité, et alimente ses pensées. La population dont il observe les mœurs tient dans son livre autant de place que les personnages de Virgile.

Il passe au pied de l'escalier du Capitole et prend la route de la mer, qui le conduit à Ostie. Là, on avait commencé depuis peu à fouiller officiellement. On y employait des galériens qui, faute de galères, étaient détenus dans la *Rocca* du bourg moyen-âgeux d'Ostie. Mais les responsables des fouilles avaient pour préoccupation principale d'exhumer des œuvres d'art, et non de dégager des édifices. Aussi le plan de la ville antique était-il encore complètement ignoré : « Rien de plus remarquable, note Bonstetten, que les petites collines que l'on rencontre en allant du côté de l'ancienne Ostie. La plupart sont entièrement couvertes de gazon, et j'avoue que je ne me doutais pas alors que ces collines fussent des palais ou des rues, que le temps et la terre ont couverts de leur ombre. En approchant davantage des ruines de la ville même, les murs, et des restes de forme de bâtiments percent à travers la terre, ou s'élèvent au-dessus de sa surface. » [1]

On n'avait pas encore mis au jour, entre autres, les restes de l'enceinte de la colonie primitive, ce *castrum* restangulaire dont le souvenir a vraisemblablement suggéré à Virgile l'emplacement du camp d'Enée. Bonstetten définit, néanmoins, avec assez de bonheur, la position de ce camp [2]. Il avait été établi sur la rive gauche du Tibre, au bord même du fleuve. Il était couvert, vers l'intérieur des terres, par un vaste marais, aujourd'hui drainé, mais dont Bonstetten pouvait encore apprécier la valeur défensive. Si bien qu'on ne pouvait y accéder qu'en utilisant la langue de terre ferme qui sépare le marais de la mer.

Voilà pourquoi l'assaut tenté par les Latins et leurs alliés, en l'absence d'Enée, se donne sur les côtés du camp qui regar-

---

[1] *Voyage*, p. 85.

[2] *Ibid.*, p. 78 et suiv.

dent la mer et le sud ; et pourquoi les Troyens, faisant face à leurs adversaires, ont le Tibre à leur droite :

Aeneadae duri murorum in parte sinistra
opposuere aciem (nam dextera cingitur amni). [1]

Cette disposition des lieux explique aussi l'épisode de Nisus et d'Euryale. Pour bloquer les Troyens, Turnus établit son camp sur cette langue de terre dont je viens de parler. Et Nisus et Euryale, qui se sont offerts pour rejoindre Enée, auprès d'Evandre, et l'avertir du danger couru par les siens, doivent nécessairement sortir du camp par la porte qui donnait sur la mer et, longeant la côte, traverser le camp de Turnus, avant de bifurquer à gauche et de s'enfoncer dans la forêt de Castel Fusano [2]. Il leur fallait en effet tourner l'extrémité du marais ; c'est au moment où ils allaient atteindre le couvert de la forêt qu'ils furent vus, poursuivis et massacrés.

Après une pointe au Port de Trajan, à travers l'Isola Sacra, où il observe le passage de nombreux oiseaux, Bonstetten gagne à cheval, longeant la côte, Tor Paterno. C'est une de ces tours de guet auxquelles j'ai fait allusion. Elle est bâtie sur les fondations d'une ancienne villa impériale et passa, aux yeux de générations de savants, pour occuper le site de *Laurentum*, la ville du roi Latinus. Bonstetten ne partage pas cette opinion. *Laurentum* selon lui n'était pas si près de la mer. Ayant lu sur la carte, dans la forêt appelée *Selva Laurentina* le nom de *Trafusina dei Pichi*, il propose de retrouver dans cet endroit le souvenir du nom de *Picus*, ancêtre du roi Latinus [3]. Rapprochement absurde, et qui a été jugé comme il convenait [4]. Cependant nous aurions tort de lui jeter la pierre. Car ce *Laurentum*, que tant de savants, avant et après Bonstetten, se sont efforcés de localiser, n'a jamais existé, ou n'existe qu'au prix d'une fausse

---

[1] *Enéide*, IX, 468-469.

[2] *Ibid.*, IX, 372 : *cum procul hos laevo flectentis limite cernunt.*

[3] *Voyage*, p. 72 ; 132 et suiv.

[4] LANCIANI, dans *Monumenti dei Lincei*, 1903, p. 132.

nterprétation du texte de l'*Enéide*. Tel est en effet un des résultats, et non le moindre, de la thèse célèbre de M. Jérôme Carcopino sur *Virgile et les origines d'Ostie* [1]. *Laurentum*, chez Virgile, est un génitif pluriel, et l'*Urbs Laurentum*, la ville de Latinus, se confond avec Lavinium ; mais c'est un Lavinium qui n'a pas de nom, car le sien ne peut lui être donné que par Enée. A vrai dire, ce résultat, qu'établit indiscutablement le témoignage des textes et de la topographie, demeure, malgré les explications qui en ont été données, assez déconcertant ; je ne puis me défendre de l'impression que Virgile a, sur ce point comme sur d'autres, recueilli deux traditions indépendantes, faisant de Lavinium, l'une, la ville de Latinus, l'autre, une fondation d'Enée, et qu'il n'a pas réussi, ou n'a pas eu le temps, de les accorder complètement l'une à l'autre [2].

Bonstetten a cependant le mérite de quelques trouvailles. Arrivé à Pratica-Lavinium, lorsqu'il eut parcouru le site de la ville antique, bâtie sur une colline, dans une position naturellement forte, il voulut en connaître les alentours. Mais écoutons-

---

[1] Paris, 1919.

[2] Devant les contradictions apparentes de l'*Enéide*, les commentateurs adoptent deux attitudes opposées : les uns veulent justifier le texte de Virgile, et mettre en tout point le poète d'accord avec lui-même ; les autres admettent l'imperfection, ou tout au moins l'état d'inachèvement de l'œuvre. Ainsi de Lavinium. Il ne peut y avoir de Lavinium qu'une fois la paix conclue entre Latins et Troyens, et Lavinie donnée en mariage à Enée. Et cependant, avant l'arrivée d'Enée, Lavinium existe. Pour résoudre la difficulté, M. Carcopino invoque la conception antique de la fondation : une ville existante pouvait être fondée à nouveau, moyennant l'observation des rites et le changement du nom. Tel aurait été le cas de Lavinium. Il se peut que Virgile l'ait imaginé ainsi ; le malheur est qu'il ne le dit pas, et des vers comme XII, 193-194, représentant au futur la construction des murs de la ville, ne pouvaient qu'égarer le lecteur. Certaines explications ont pour effet de prêter à Virgile, non pas une science que personne ne lui conteste, mais une réserve qui frôle la mystification. Ne sommes-nous pas plus près de la vraisemblance, et en même temps plus respectueux de la mémoire du poète, en imputant à sa fin prématurée les quelques incohérences de l'*Enéide* ? Ne savons-nous pas qu'il la jugeait lui-même si sévèrement que, mourant, il voulut avoir l'assurance qu'elle ne serait pas publiée ?

le : «Mes compagnons étant allés se baigner à la mer, j'allai me promener tout seul dans les environs de la ville. L'usage d'avoir sans cesse un cicerone à ses côtés ne sert qu'à rétrécir l'esprit des voyageurs. Il faudrait se préparer pour chaque course que l'on fait, et puis aller seul. La disposition d'esprit de l'homme qui observe est d'une mobilité extrême, un rien le fait regarder à droite ou à gauche, un rien guide ou détourne ses idées errantes. » [1] Nous connaissons bien cet agréable vagabondage de l'esprit, à quoi incite la promenade, et qui souvent suggère d'heureux rapprochements, et des idées durables. Attiré par la vue d'un ravin profond et boisé qui isole, vers le nord, Pratica du plateau environnant, Bonstetten s'avise de sa « parfaite conformité » avec la description faite par Virgile du terrain de l'embuscade de Turnus [2]. On se souvient des faits, narrés au Livre XI de l'*Enéide*. Enée a chargé sa cavalerie de faire une démonstration dans la plaine ; lui-même, avec son infanterie, tente à travers bois un mouvement tournant qui doit l'amener, à couvert, aux portes de la ville ennemie. Turnus, averti par les rapports de ses éclaireurs, pare à cette manœuvre, en montant une embuscade sur la route du chef troyen. « Il existe une vallée encaissée et sinueuse, propice aux ruses de la guerre, vallée qu'obscurcit sur ses deux flancs une épaisse forêt. Un mince sentier y conduit, au travers d'une gorge étroite et d'un accès difficile. Au-dessus de cette vallée, sur les crêtes, au rebord supérieur de la colline, s'étend un plateau inconnu d'Enée, poste sûr d'où l'on peut, à son gré, soit fondre sur l'ennemi, par la droite ou par la gauche, soit, sans quitter les hauteurs, faire rouler sur lui d'énormes rocs. Le jeune homme s'y porte par des chemins qu'il connaît, il occupe cette position et s'embusque dans la forêt traîtresse. » [3]

Mais si ce ravin avait pu servir, dans l'esprit de Virgile tout au moins, à l'embuscade de Turnus, Bonstetten aurait dû être

---

[1] *Voyage*, p. 188.

[2] *Ibid.*, p. 15 et 185.

[3] *Enéide*, XI, 522-531.

amené, par une déduction logique, à soupçonner l'identité de Laurente et de Lavinium. Il était sur la piste d'une découverte qui eût épargné aux commentateurs de Virgile cent ans de recherches et de vains tâtonnements. Mais ici nous discernons l'inconvénient de cette fantaisie dont tout à l'heure je faisais l'éloge ; c'est qu'elle s'allie rarement à l'esprit de méthode, qu'elle ne s'accommode pas d'un enchaînement rigoureux des idées. Voilà pourquoi Bonstetten a passé sans s'en apercevoir au travers de Laurente, et pourquoi son livre nous apparaît comme un essai plutôt que comme une œuvre achevée.

Le chemin du retour ménageait encore une surprise à notre voyageur. Son guide le conduisit en effet, à quelque six kilomètres de Pratica, à une source sulfureuse connue dans le pays sous le nom de *Zolforata* : « un petit étang d'une eau laiteuse, d'où s'échappaient de grosses bulles d'air, et dont on faisait fortement bouillonner l'eau en la remuant. Le terrain tout à l'entour était blanc, et le bassin se trouvait placé sous un rocher volcanique tout blanc, presque à pic, assez élevé, où l'on voyait à travers des herbes des traces de plusieurs cascades qui devaient tomber dans le bassin, par-dessus l'entrée d'une caverne faite de main d'homme, à ce qu'il me semblait... A tous ces traits, je crus reconnaître l'*Albunea* de Virgile. »[1] *Albunea* est le nom que porte dans l'*Enéide*, l'oracle du dieu Faunus, cet oracle que va consulter le roi Latinus, à la veille de l'arrivée des Troyens, alors qu'une succession de prodiges est venue troubler sa quiétude [2]. Il est caractérisé, chez Virgile, par la présence d'une de ces sources de nature volcanique, qui passaient, aux yeux des Anciens, pour des portes entre-ouvertes sur ce mystérieux au-delà, dont ils attendaient des directions. Sur la foi du commentaire de Servius, on le situa longtemps à Tibur, où se trouvait effectivement un oracle, et une cascade qu'Horace appelle *Albunea*. Mais il n'y a pas, à Tibur, d'eau sulfureuse. Or une glose du commentaire qui nous est parvenu sous le nom

---

[1] *Voyage*, p. 206 et suiv.

[2] *Enéide*, VII, 81 et suiv.

de Probus mentionne une seconde *Albunea, in silva Laurentinorum* [1]. Il ne peut s'agir que de la Zolforata. Bonstetten paraît ignorer la glose de Probus ; du moins il n'en fait pas état et son hypothèse est fondée sur des arguments moins décisifs, sinon sans valeur. Cette glose figurait pourtant au commentaire de Heyne, et nous pouvons penser qu'elle était connue de Zoëga. L'identification proposée par Bonstetten ne trouva au XIXe siècle aucun partisan. C'est M. Carcopino qui la reprit [2] et qui, fort de la glose de Probus, rattacha définitivement, semble-t-il, l'Albunée de Virgile à la Zolforata.

Tels sont les principaux résultats du *Voyage* de Bonstetten. Il va sans dire qu'en extrayant de la sorte ce qui intéresse l'explication virgilienne, je n'ai pu donner qu'une idée très imparfaite de son livre. Car, selon la formule du récit de voyage, l'auteur s'efforce d'évoquer à nos yeux le pays qu'il traverse. Il dépeint la nature du sol, la flore, la faune, les rares habitants. Tout lui est prétexte à digressions morales ou philosophiques ; ainsi la frégate de Lord Elgin, arrivée depuis peu de Constantinople, qu'il voit ancrée au large : « Agricola, beau-père de Tacite, Agricola, dompteur d'Albion, eût été bien surpris de voir avec moi les sauvages Bretons, devenus si fiers, près de l'humble désert de cette Rome jadis si superbe. » [3] Bonstetten essaye même de nous faire croire que, durant la nuit qu'il passa à Tor Paterno, il manqua d'être enlevé par les Barbaresques. Ce détail était évidemment destiné à donner un petit frisson d'émoi aux dames du salon de Coppet, où Bonstetten lisait son manuscrit. (En réalité la dernière incursion des Barbaresques sur cette côte eut lieu en 1748. Encore semble-t-il qu'elle fut la suite de l'échouage d'un bateau. [4])

---

[1] PROBUS, *ad Georg.*, I, 10.

[2] *Op. cit.*, p. 338 et suiv.

[3] *Voyage*, p. 161.

[4] G. BAGNANI, *The Roman Campagna and its Treasures*, Londres, 1929, p. 11.

Frappé de la misère et de la dégradation de ce pays, Bonstetten en analyse les causes, propose des remèdes. C'est ce qui occupe la seconde partie du livre, *Observations sur le Latium moderne*. Il y montre ses qualités d'économiste, d'administrateur et de philanthrope.

Sur le terrain proprement philologique, Bonstetten ne chemine pas avec une égale sûreté. Pour lui, la poésie est de « l'histoire vue à grande distance », et Virgile, « un poète-historien » [1]. Fort de cette conviction, il s'indigne que l'on puisse mettre en doute la réalité historique des faits narrés dans l'*Enéide*. Il est vrai que les nombreuses découvertes faites en Italie au XIXe et au XXe siècles nous ont appris à faire grand cas des connaissances de Virgile en matière d'archéologie [2].

Mais il y a plus grave. En faisant de l'*Enéide* un recueil de traditions, l'expression de ce qu'il appelle la « foi des peuples » [3], Bonstetten confère à Virgile un peu de ce prestige de poète primitif, qu'on trouvait alors à Homère, aux auteurs des sagas scandinaves, à Ossian... Entraîné par le goût de l'époque, il trahit son auteur.

Il n'importe. Bonstetten a frayé un chemin. Nombreux ont été ceux qui, après lui, ont étudié la scène des six derniers livres de l'*Enéide*. Je ne citerai que Gaston Boissier et Jérôme Carcopino. Il est intéressant de constater que sur plusieurs

---

[1] *Voyage*, p. 16 et 359.

[2] Le problème consiste à départir ce qui, dans l'*Enéide*, est d'inspiration littéraire et ce qui repose sur un fonds historique. C. SAUNDERS, *Virgil's Primitive Italy*, New-York, 1930, veut à toute force prouver par l'archéologie les faits rapportés par Virgile. P. COUISSIN, *Virgile et l'Italie primitive*, dans *Revue des Cours et Conférences*, Paris, 1931-1932, constatant qu'au temps de la guerre de Troie, soit au XIIe siècle, l'Italie ne pouvait être telle que la dépeint le poète, en tire argument pour contester l'intérêt historique de ses représentations. Il avait pourtant observé que la chronologie ne pouvait être le fait de Virgile plus qu'elle n'était celui des historiens anciens. L'outrance de ces points de vue opposés doit nous inciter à lire avec indulgence les considérations de Bonstetten.

[3] *Voyage*, p. 14 et 147.

points ce dernier a repris en les développant les hypothèses de Bonstetten [1].

Les recherches les plus récentes n'ont pas éliminé toutes les difficultés du texte. Elles n'ont pas non plus relégué le *Voyage* au rang des ouvrages périmés. En cette matière, les détails ne sont pas ce qui importe le plus. L'idée qui inspira Bonstetten a gardé toute sa valeur. Son mérite est d'avoir le premier senti profondément le charme d'une contrée imprégnée à tout jamais de la poésie de Virgile ; c'est d'avoir vu combien l'*Enéide* retrouvait de vie et d'actualité, une fois replacée dans le décor choisi par le poète, la vaste et silencieuse campagne que domine le Monte Cavo, ce « majestueux Mont Albane » où l'on voit « de partout les grands yeux de Junon attachés sur le pays ».

Ce mérite, qui n'a pas échappé aux contemporains de Bonstetten [2], ennoblit encore celui-ci aux yeux de tous ceux qui demeurent sensibles à la beauté du poème de Virgile.

D. van BERCHEM.

---

[1] Ces deux auteurs s'accordent entre autres pour retrouver le Numicus de Virgile dans l'émissaire du marais d'Ostie, l'actuel Canale dello stagno : BONSTETTEN, *Voyage*, p. 82 et 120 ; CARCOPINO, *Virgile et les origines d'Ostie*, p. 480 et suiv. Il est bien difficile de partager leur opinion. Selon des témoignages probants, le Numicus coulait entre Lavinium et Ardée ; il porte aujourd'hui le nom de Rio Torto. Les vers de l'*Enéide* qui le mentionnent ne sont pas inconciliables avec cette tradition : cf. B. TILLY, *The Identification of the Numicus*, dans *Journal of Roman Studies*, XXVI (1936), p. 1 ; L.-A. CONSTANS, *L'Enéide de Virgile*, Paris, s.d., p. 246 et suiv.

[2] C'est encore à Bonstetten que pensait Chateaubriand, ainsi qu'à Wood, lorsque, visitant Jérusalem, le poème du Tasse à la main, il se flattait « d'avoir pu rendre le premier à un poète immortel le même honneur que d'autres avant lui avaient rendu à Homère et à Virgile ». Cité par A. BELLESSORT, *La ville de Laurente et l'Enéide*, dans *Revue Universelle*, 15 juin 1920.